

Chapitre 1

PANORAMA DES BASSINS FLUVIAUX DU NORD DU CONTINENT

1.1 LE BASSIN DE L'ORÉNOQUE

La région appelée par les Espagnols *Tierra-Firme* comprenait le territoire côtier de l'actuelle Colombie et du Venezuela ainsi que les vastes plaines inondables

des deux plus grands fleuves de cette partie du continent : le *Río Grande de la Magdalena* à l'ouest, et l'Orénoque à l'est. Ces deux fleuves ont été les points névralgiques de la pénétration européenne, commencée dans les années 1530, qui aboutit à la conquête des hauts plateaux de Bogotá et à la fondation de la Nouvelle-Grenade, grâce à l'exploration du Magdalena et de celle du Meta, affluent de l'Orénoque.

Avant cette décennie, l'essentiel de l'activité s'est cantonné à la côte et seules quelques razzias d'indiens ont été entreprises dans l'arrière-pays proche. Peu de «

villes » ont été fondées et les établissements espagnols se sont limités à des comptoirs de commerce et à quelques forts. Le moteur de la conquête était essentiellement commercial : le troc d'orfèvrerie indigène, la pêche des perles et l'esclavage indien (*rescates de indios*)¹.

À l'est, l'Orénoque reçoit trois affluents : le Ventuari au sud et le Caura et le Caroní dans son cours inférieur. Plus au sud du Ventuari, sur le plateau des Guyanes, se trouvent les sources de l'Orénoque dans la sierra de Parima, un espace resté légendaire. Plus au sud encore, le

canal de Casiquiare relie l'Orénoque à l'Amazone par le río Negro. Ces trois affluents de l'Orénoque furent considérés très tôt par les Espagnols comme une frontière entre le monde connu des Antilles et le monde inconnu et « sauvage » des indiens de l'arrière-pays.

Peuplée par des groupes hostiles dits *caribes*, cette région ne fut colonisée qu'au XVII^e siècle par la Hollande, la France et l'Angleterre.

François Souty indique les raisons pour lesquelles cet immense espace entre l'Orénoque et l'Amazone ne fut ni exploré ni colonisé par l'Espagne au cours du XVI^e

siècle, alors qu'il appartenait à son domaine d'influence selon le traité de Tordesillas. Il souligne l'image négative qu'en ont diffusée les premiers cosmographes et navigateurs : Vicente Yáñez Pinzón l'appelle *Costa Salvaje* ou *Costa Anegada* en raison « des bas fonds sablonneux, avec leurs vases et leurs eaux troubles infestées d'insectes, avec sa mangrove de palétuviers perpétuellement noyée recelant d'angoissants reptiles » et enfin de ses habitants peu accueillants et « sauvages »². Une autre raison du faible intérêt porté par la

Couronne espagnole à ce territoire est l'attrait exercé par d'autres régions comme les vallées et hauts plateaux mexicains et andins, plus faciles d'accès et plus densément peuplés.

À l'ouest de la Guyane, dans l'arrière-pays du cours inférieur et moyen de l'Orénoque, s'étend depuis les contreforts andins une vaste plaine appelée par les Espagnols *los Llanos*, irriguée par ses plus importants affluents : du nord au sud l'Apure, l'Arauca, le Meta et le Guaviare, qui naissent dans la cordillère orientale colombienne. De décembre à mars, ces plaines connaissent une période de

sécheresse extrême. La température avoisine les 40 °C, les cours d'eau et les lacs s'assèchent, les buissons sont calcinés par la chaleur, les prairies deviennent brunâtres et les animaux migrent vers le sud. Pendant la saison des pluies, d'avril à octobre, les fleuves débordent et inondent les plaines, rendant la savane impraticable ; les seules voies de communication possibles restent les cours d'eau et les ruisseaux (*caños*). L'humidité apporte aussi des nuées de moustiques et des conditions de vie insupportables, tant pour

les animaux domestiques que pour les colons eux-mêmes.

Plus au sud, le dernier grand affluent de l'Orénoque, le Guaviare – le Papamene des Espagnols – sert de frontière naturelle entre les savanes ou *Llanos* et la forêt amazonienne, baignée elle aussi par des affluents importants de l'Amazone : le Vaupés (affluent du río Negro), le Caquetá (qui devient le Japurá en territoire brésilien) et le Putumayo qui détermine actuellement une partie de la frontière entre la Colombie et le Pérou.

Le bassin de l'Orénoque s'étend

sur plus de 811 000 kilomètres carrés, c'est-à-dire plus de deux fois et demie la surface de la France actuelle. L'immensité du territoire et les difficiles conditions climatiques expliquent que ces fleuves aient été mal explorés par les conquistadors, qui n'ont pas réussi à en tirer des connaissances géographiques importantes. Le territoire est resté inhospitalier et mystérieux malgré les sept expéditions organisées au cours des années 1530-1540 : celles des Espagnols Diego de Ordaz, Jerónimo de Ortal, Alonso de Herrera et Hernán Pérez de Quesada, et des Allemands Georg

Hohermut von Speyer, Nicolás Federmann et Philipp von Hutten. Au lieu des richesses escomptées, ces expéditions se soldèrent toutes par des échecs. Elles ne permirent pas de fonder des « villes » et de coloniser le territoire, alors qu'elles avaient demandé des moyens humains considérables pour un espace aussi marginal : plus de 1 500 Européens et peut-être 3 000 indiens, dont plus de la moitié périrent.

Une première vague de colonisation n'est intervenue dans l'arrière-pays vénézuélien et les régions dites « sauvages » à

l'est de Bogotá qu'à la fin du XVI^e siècle, à partir des contreforts andins et de la côte vénézuélienne, pour installer une économie pastorale rudimentaire. Elle fut suivie par l'arrivée des missionnaires à partir du XVII^e siècle. Une exploration géographique approfondie de l'Orénoque n'a eu lieu qu'à partir de la fin du XVIII^e siècle, ne s'achevant qu'à la fin du XIX^e siècle.

« Caribes »³ et « Arawacs » : le monde indien au moment du contact

Le territoire dit *Tierra-Firme*

était densément peuplé par une grande diversité de sociétés, décimées progressivement par le contact européen au cours du XVI^e siècle. Comme l'a signalé Paul Rivet en parlant du monde amérindien, cette partie du continent sud-américain était, avant l'arrivée des Espagnols, l'une des régions comportant le plus de diversité linguistique, de migrations et de croisements culturels⁴. À eux seuls, la Colombie et le Venezuela comptent encore aujourd'hui 6 familles linguistiques distinctes et plus de 117 langues indigènes sont encore utilisées alors que

plus de 95 % de la population parlent seulement l'espagnol. L'extinction de centaines de sociétés et de dizaines de langues est un fait avéré et largement documenté par les ethnohistoriens. La précoce disparition des sociétés amérindiennes rend difficile toute tentative de dresser un tableau exhaustif du territoire tel qu'il était à l'arrivée des Européens.

Concernant la Caraïbe colombienne, les chroniques et documents anciens évoquent les indiens Senú ou Zenú des plaines inondables du Magdalena au nord de

l'ancien gouvernement ⁵ espagnol de Carthagène, ainsi que les Taironas qui habitaient la *Sierra Nevada* dans le gouvernement espagnol de Santa Marta. Dans les deux cas, il s'agissait de sociétés agricoles avec une culture matérielle remarquable comme en témoignent les travaux archéologiques sur les canaux agricoles du Magdalena, les terrasses en pierre de la Sierra Nevada ainsi que l'orfèvrerie des Zenús et des Taironas, actuellement faisant partie des plus belles pièces de la collection du Museo del Oro de Bogotá. Taironas et Zenús ont été parmi les

premiers habitants du continent à subir le choc microbien résultant du contact. En 1534, Pedro de Heredia trouva dans le bas Magdalena le riche pays d'or du peuple zenú. Le chroniqueur Juan de Castellanos écrit que la région était « *de pocos aunque ricos naturales* »⁶ et les *Cartas de Cabildo et informaciones de conquista*⁷ soulignent également une situation idéale : une population facile à soumettre, peu nombreuse, sans doute à cause du choc microbien, et des objets d'orfèvrerie en quantité importante. En effet, les Espagnols se sont empressés de

pillier des centaines de tombeaux amérindiens, qui ont été à l'origine de la prospérité de Carthagène des Indes dans ses premières décennies d'existence⁸.

Dans la Caraïbe vénézuélienne et dans l'arrière-pays se trouvait également une multitude de peuples qu'il serait difficile d'énumérer intégralement. Cette diversité est d'autant plus complexe que les régimes de classification proposés depuis la période coloniale jusqu'à aujourd'hui se mélangent, se croisent et se confondent. Il est pourtant utile de dresser un bref panorama de cette question afin de

savoir qui étaient ces indiens rencontrés par Espagnols et Allemands au cours du XVI^e siècle.

La première tentative de classification est celle instaurée par les conquistadors. Il s'agit de la dichotomie entre « Arawacs » et « Caribes », deux ethnonymes génériques séparant les groupes alliés des groupes ennemis. On trouvait, d'une part, les Arawacs, des peuples sédentaires et agricoles des plaines côtières et des savanes de l'arrière-pays, plus facilement soumis à la servitude du système espagnol (*encomienda*). D'autre part, cette classification faisait état des

« Caribes », peuples « sauvages » installés près des cours d'eau du bassin de l'Orénoque qui avaient plus systématiquement résisté à la colonisation. Ces indiens étaient associés au nomadisme ou au semi-nomadisme, à la culture des chasseurs-cueilleurs ou des pêcheurs-cueilleurs, indiens considérés par ailleurs comme des guerriers anthropophages ⁹. La deuxième tentative de classification est produite par les missionnaires jésuites et franciscains des régions du Casanare, Meta, Orénoque, et des régions côtières du

Venezuela (Piritú, Cumaná, Guarapiche). La connaissance des langues indigènes recensées par ces missionnaires depuis le milieu du XVII^e siècle a permis à des jésuites comme José Gumilla ou Felipe Salvador Gilij de proposer les premières classifications des sociétés amérindiennes par rapport à leurs langues. Des tentatives ultérieures, menées à la fin du XVIII^e siècle par des savants européens tels que Lorenzo Hervás ou Wilhelm von Humboldt, ont permis à l'ethnolinguistique moderne d'identifier le socle d'un classement plus étendu, mais qui

reprend à nouveau une distinction entre deux familles linguistiques distinctes : la caribe et l'arawac. Dans la famille caribe, nous trouvons notamment les langues galibi, maquiritare, carijona, et rucuyen de la région de Guyane, l'opón-carare de la région du Carare et les langues mapoyo, tamanaco, chaima et cumanagoto des plaines vénézuéliennes. Parmi les langues de famille arawac, la variété maipure, identifiée par le jésuite Gilij au XVIII^e siècle, compte plus d'une quarantaine de langues. La plus connue d'entre elles est la taïno, première langue connue des Antilles espagnoles et, sans doute, l'une des langues

amérindiennes qui a le plus enrichi l'espagnol.

Par ailleurs, l'intérêt porté aux migrations anciennes des peuples amérindiens, lancé dans les années 1930 par l'ethnologie moderne, a permis de croiser les études linguistiques avec celles de la culture matérielle (la culture du manioc, les techniques agricoles, les techniques de fabrication d'objets d'orfèvrerie, de navigation, de pêche, de chasse, ou encore de tissage), ce qui a affiné la perception de la diversité culturelle. Une autre tentative de classification a vu le jour dans les années 1950 avec

les travaux entrepris par Alfred Métraux et Julian H. Steward dans l'ouvrage de référence *Handbook of South American Indians*. Aux données sur la langue et la culture matérielle viennent s'ajouter celles sur le milieu naturel et les espaces (forêt tropical, savane circum-caribe, savane inondable, contreforts andins), ainsi que de nouveaux critères de recherche, comme l'étude non seulement des formes d'organisation sociale et familiale, mais aussi des systèmes de croyances et des rituels, qui sera à l'origine de la nouvelle anthropologie sociale.

Nous ne rentrerons pas dans le détail des classifications reprises dans les années 1960 par l'ethnologue Miguel Acosta Saignes, l'un des premiers à s'être intéressé sérieusement à l'ethnohistoire des peuples indiens du Venezuela. Nous soulignerons tout de même quelques traits caractéristiques en suivant la géographie de la conquête et les récits qui l'accompagnent : la région de Coro pour le cas des conquistadors allemands, celles de Cubagua-Cumaná et de Paria pour les Espagnols. Quant au bassin du bas et moyen

Orénoque jusqu'aux plaines du Meta et du Guaviare, les récits d'exploration émanent aussi bien des Allemands que des Espagnols.

En étudiant cette géographie de la conquête, les travaux d'ethnohistoire reprennent largement la dichotomie Arawacs/Caribes des sources anciennes. Selon Strauss, par exemple, les sociétés arawacs, plus anciennes, constitueraient le substrat ethnique de base qui aurait donné naissance aux premières sociétés sédentaires du Venezuela, alors que le substrat caribe, plus récent, alimenté par des vagues

migratoires successives, serait à l'origine d'une fragmentation ¹⁰. Toujours selon cette dichotomie, Acosta Saignes caractérise les Caribes comme des guerriers traditionnels qui auraient résisté aux Européens. Ils défendraient leur territoire avec opiniâtreté et férocité et se seraient battus en assimilant les techniques européennes pour les utiliser contre l'envahisseur. Au contraire, les Arawacs seraient armés de patience, privilégieraient les relations commerciales à la guerre, seraient enclins à la diplomatie, aux négociations et aux échanges de toutes sortes ¹¹.

Ce profil ethnique est en

effet présent dans les récits du XVI^e siècle. Fernández de Oviedo est le premier à le façonner, lui qui a côtoyé la plupart des acteurs, indiens, allemands et espagnols de ce territoire qu'il connaît bien :

En la costa de la mar del Norte, entre el rio Marañón y la isla de Trinidad y golfo de Paria, está una nación de indios llamados aruacas, gente de buen aspecto y de tales obras, que con respecto de los indios de estas partes les hacen mucha ventaja.

Andan desnudos sin ninguna ropa, y el miembro viril resumido en el cuerpo, que solamente se muestra el extremo o capullo fuera, y en aquel un canutillo de hojas de palma. Muéstranse muy amigos de los cristianos, y son enemiguísimos de los indios caribes, con quien siempre están en guerra, y los caribes con ellos, así por mar como por tierra : y cuando los caribes

prenden a alguno de estos aruacas, los que están gordos matan y comen, y tienen por muy estimado manjar la carne de las nalgas; y con la gordura o grasa de los tales, se untan los cuerpos y los cabellos, y los traen tan pendientes como si con miel u otro licor los untasen [...], y al indio que toman flaco, engórdanlo con brebajes que le dan, y de las calaveras y armaduras de huesos de medio cuerpo arriba entoldan sus casas [...] ¹².

Telle est la géographie qui se dessine lorsqu'on détaille les récits de la conquête vénézuélienne. À l'occident, les sources soulignent la présence de communautés d'Aruacos (Arawacs) dans la région de Coro, en particulier les Caquetíos. Leur histoire est largement documentée et fait aussi actuellement partie

du folklore local vénézuélien. L'histoire la plus connue est celle de *Manaure*. Ce cacique est resté un allié inconditionnel des Espagnols malgré les multiples chasses à l'homme que son peuple avait subies à partir des Antilles, et par la suite, en dépit de l'asservissement d'un nombre important d'indiens utilisés comme porteurs par les expéditions des Allemands. Les chroniques décrivent aussi des systèmes complexes d'irrigation pour l'agriculture, ce qui est confirmé par des fouilles archéologiques dans la région de Curiana, première fondation de la ville de Coro, et

par d'autres vestiges de canaux sur le caño Mamo, près de l'Orénoque¹³.

Tout autre est le cas de la conquête de Paria, à l'est. Les récits d'Antonio Sedeño comme de Diego de Ordaz témoignent d'une résistance indigène. Lorsque les hommes de Sedeño débarquèrent sur le continent à Maracapana, ils rencontrèrent des indiens cumanagotos que Fernández de Oviedo décrit comme « *gente de mucha salvajez* ». Tout comme les indiens de Santa Marta, c'étaient des mâcheurs de feuille de coca¹⁴, mais certains groupes comme celui

de Paripamota étaient anthropophages et dévoraient leurs ennemis de guerre. Le cacique *Guaramental*, par exemple, aurait tué et mangé tous ceux qui venaient pêcher sans sa permission sur son territoire. Ils pratiquaient également l'endocannibalisme en ingérant les cendres de leurs morts. En 1537, Juan de Miranda informait des difficultés pour coloniser ce territoire car les indiens ne coopéraient pas, quittaient leurs villages et se défendaient avec des flèches¹⁵.

Les chroniques anciennes situent les Caribes sur l'île de Trinidad, dans les zones côtières

entre Paria (gouvernement de Paria) et Borburata près de Caracas (gouvernement de Cubagua et Cumaná), aux alentours du lac de Maracaibo (gouvernement de Coro), et sur les rives de l'Orénoque et de ses affluents, en particulier le Caura et le Caroní, les deux principaux affluents de sa rive orientale où les indiens ont résisté aux Espagnols jusqu'au XVIII^e siècle grâce à l'aide des Hollandais et des Français. Concernant les Arawacs, Strauss fait une distinction entre ceux situés à l'est de la région de Paria, mais plus généralement au sud de l'Orénoque et jusqu'à

l'embouchure de l'Amazone, et les Arawacs occidentaux de la région côtière vénézuélienne, plus exposés au contact des Européens : les Caquetíos, Achaguas, Betoyes, Jirajaras, Ayamanes et Gayones. Il existe d'autres ethnies plus difficilement classifiables dans ces deux macrogroupes, à savoir les Guaraúnos du delta de l'Orénoque, les Sálivas, les Otomacos, les Guamos, indiens des cours moyen et haut de l'Orénoque et les Guahibos Meta.

1.2 LE BASSIN DE L'AMAZONE

Santa María de la Mar Dulce est

et Yaruros des marges du
le premier nom donné à
l'Amazone lorsque, en 1500, l'un
des compagnons de Christophe
Colomb, Vicente Yáñez Pinzón,
accosta à l'embouchure de cet
immense fleuve. Partis d'Europe
en 1499, la traversée de l'océan les
conduisit à l'extrémité est de
l'actuel Brésil (cap San Roque) et
en janvier 1500, se dirigeant
vers le nord, Pinzón constata,
stupéfait, qu'il naviguait sur de
l'eau douce alors que ses bateaux
se trouvaient en pleine mer, à
plus de vingt lieues de la côte.
Pinzón et ses hommes furent parmi

les premiers Européens à voir l'Amazone et à soupçonner l'immensité de son étendue géographique. Ils se trouvaient face au fleuve le plus puissant de la planète. Mesuré par les géographes, son débit annuel est, en moyenne, de 230 000 m³ par seconde et il apporte un cinquième de l'eau douce qui se jette dans les océans de la terre. Sa longueur est estimée entre 6 275 et 7 020 km et son bassin, qui comprend plus de mille affluents (14 000 km de réseau fluvial), s'étend sur 7 millions de km², presque la taille de l'Europe (qui en fait 10 millions). La forêt amazonienne apporte 20 % de

l'oxygène de la planète et abrite un quart de ses espèces végétales et animales.

Sous souveraineté espagnole selon le traité de Tordesillas, le fleuve Amazone, alors appelé Marañón¹⁶, ne fut pas exploré par les Espagnols depuis son embouchure. Comme nous l'avons vu pour la Guyane, cette partie de la côte était loin d'être une priorité. Le roi avait octroyé une concession à Diego de Ordaz en 1530 pour son exploration, mais les bas-fonds sablonneux rendirent l'entreprise périlleuse (cf. chapitre 2). Parallèlement, le roi du Portugal

avait octroyé la *capitanía* du Marañón (*Maranhao*) à Fernando Álvarez de Andrade qui comprenait l'île de Marajó et une petite partie de l'actuelle région du Pará. Andrade avait organisé une expédition de peuplement en 1535 avec peu de succès. Il subit le même sort qu'Ordaz : ses navires s'enlisèrent dans l'estuaire. La petite « ville » fondée par la suite fut continuellement attaquée par les indiens, si bien que l'entreprise fut abandonnée en 1538.

En 1541, les Espagnols engagèrent l'expédition qui donna au fleuve son nom définitif. À plus de 6 000 kilomètres de

son embouchure et une fois l'Empire inca conquis par Francisco Pizarro, le fleuve fut exploré et parcouru en aval depuis les contreforts andins de la ville de Quito par Francisco de Orellana¹⁷. C'est donc à partir des nouvelles de son récit d'exploration, qui souligne la curieuse existence de femmes indiennes armées d'arcs et de flèches – chose sans doute jamais vue par les Espagnols – que le fleuve prit le nom qu'il conserve aujourd'hui : *Río de las Amazonas*, par analogie avec les guerrières de la mythologie grecque.

Avec l'Union ibérique (1580), les monarques espagnols finirent par autoriser la colonisation portugaise si bien qu'en 1640, lorsque les Portugais se révoltèrent contre l'Espagne, la souveraineté portugaise sur le bas Amazone était plus qu'acquise.



Deux Indiens Caraïbes avec un perroquet et un singe, Jean de Lery, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*

Le monde indien amazonien

Stéphen Rostain ¹⁸ estime qu'avant l'arrivée des Européens, près de 10 millions d'indiens vivaient en Amazonie. Les maux qui les accablèrent furent les maladies, la poudre et le fer qui, en l'espace d'un siècle, décimèrent la population. Comme l'attestait Orellana en 1541, le fleuve était peuplé par des sociétés agricoles organisées et nombreuses, contrairement aux préjugés portés par l'ethnologie, qui a longtemps fait état d'une prépondérance de peuples chasseurs-cueilleurs. Dans l'état actuel des recherches

archéologiques, il est impossible d'accepter le modèle, hérité du diffusionnisme et du déterminisme, qui conçoit la forêt comme un milieu naturel défavorable au développement de sociétés « policées »¹⁹. Il semblerait que les chasseurs-cueilleurs aient coexisté avec des sociétés agricoles et urbaines et, selon l'une des hypothèses, ces chasseurs-cueilleurs pourraient également être la conséquence de la désagrégation sociale et culturelle engendrée par le contact avec les colonisateurs. En tout état de cause, l'évidence archéologique confirme l'existence

de sociétés complexes comme les Omaguas, les Yurimaguas, les Manoas et les Tapajós ou Marajós.

À la fin du ^{xx}e siècle, la diversité culturelle en Amazonie était encore impressionnante. Il y avait environ 300 langues indigènes encore parlées. Comme pour le bassin de l'Orénoque, cette diversité s'expliquerait par le fait qu'il n'existait aucune société étatique qui aurait conduit à une homogénéisation culturelle. Les grandes familles linguistiques présentes sont la famille tupi, dont le centre de dispersion ancien semblerait être le haut Madeira et le haut Tapajos ; la famille arawac, du centre-nord du Pérou ;

la famille macro-ge des hauts plateaux orientaux brésiliens ; la famille caribe dans la partie nord (probablement de provenance guyanaise) ; la famille pano-tucana, dans le sud-ouest de l'Amazonie et la famille tucana, dans la partie supérieure du fleuve et dans le Vaupés²⁰.

On ne s'attardera pas ici sur les peuples du bas Amazone, sous contrôle effectif des Portugais depuis les années 1530.

Beaucoup de ces indiens furent, tout comme dans le cas de la *Tierra-Firme* espagnole, soumis à l'esclavage et les Portugais ont

largement utilisé leurs alliances avec les Tupinambá pour coloniser l'Amazonie au XVII^e siècle. Comme le constate Pablo Ibáñez Bonillo²¹, les Portugais ont utilisé la culture tupi pour mesurer le degré d'altérité des indiens, créant ainsi une frontière « sauvage », la rive nord de l'Amazonie, où se trouvaient les indiens ennemis à soumettre.

Les Espagnols reconnurent toute cette diversité humaine en 1541. Les Omaguas²² furent les premiers indiens rencontrés par les Espagnols. Selon les archéologues et ethnohistoriens,

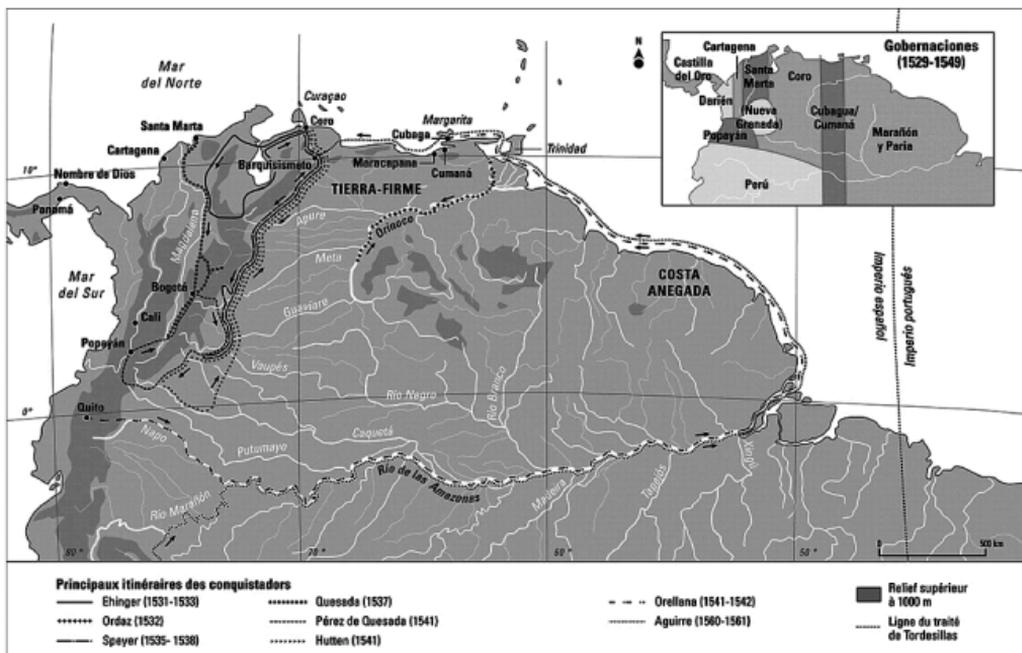
cette « nation » était l'une des plus importantes de l'Amazonie à cette époque. D'autres peuples comme les Tapajós, vivaient du côté portugais sur le cours moyen du Madeira et jusqu'à la région actuelle de Manaus. Un autre foyer de sociétés urbanisées, de filiation linguistique arawac, fut le peuple Manoa, sur le río Negro.

Les Omaguas avaient une organisation sociopolitique complexe, avec des chefferies et des alliances claniques. Ils étaient prédateurs des groupes voisins où ils capturaient des esclaves. Ils sont souvent décrits comme ordonnés, éveillés et fiers

guerriers. Leur culture matérielle raffinée et leur caractère relativement pacifique et sédentaire ont déterminé leur sort ultérieur. Étiquetés comme « amis » (*indios de paz*), ils furent évangélisés au XVII^e siècle par les jésuites.

D'autres peuples, comme les chasseurs-cueilleurs de l'intérieur de la forêt, furent plus hostiles au contact. L'un des groupes les plus cités est celui des redoutables Jíbaros, qui sont passés à l'histoire comme réducteurs de têtes. Le nom « Jíbaro » était un ethnonyme générique pour se référer à des groupes hostiles tout

comme le nom « Tapuya » des Portugais. Ce dernier désignait des groupes comme les Caicais, les Uruatis, les Cururios, les Ubirajaras ou les Amanayés²³, indiens décrits dans les chroniques comme *indios de guerra* : des hordes de barbares sans foi, sans loi et sans roi, associés à des pratiques cannibales. Leur présence dans les récits est moins fréquente et ils sont plus difficilement identifiables. D'ailleurs l'impossibilité d'une colonisation espagnole stable dans la forêt, mis à part celle des missionnaires, leur permit une relative indépendance jusqu'au XVIII^e siècle.



Carte de la *Tierra-Firme* avec les principales routes d'exploration.